



L'habitant, un “ amateur ” d'espace ? Réflexions théoriques et méthodologiques pour une analyse de la perception sensible de l'environnement et du risque.

Anne Tricot

► To cite this version:

Anne Tricot. L'habitant, un “ amateur ” d'espace ? Réflexions théoriques et méthodologiques pour une analyse de la perception sensible de l'environnement et du risque. . 2014. halshs-01265783

HAL Id: halshs-01265783

<https://shs.hal.science/halshs-01265783>

Preprint submitted on 1 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution| 4.0 International License

L'habitant, un « amateur » d'espace ? Réflexions théoriques et méthodologiques pour une analyse de la perception sensible de l'environnement et du risque.

The inhabitant, an « amateur » of geographical space ? Theoretical and methodological reflections for a discussion of the sensitive perception of the environment and risk.

Anne TRICOT, CNRS, PACTE.

Résumé :

Cet article s'appuie sur les résultats d'une recherche collective et interdisciplinaire associant des géographes, politologues, sociologues et linguistes (ADAPTALITT, Tricot et al., 2012) et consacrée à l'habiter littoral, sa confrontation aux risques d'érosion et de submersion des côtes. Une hypothèse structurant cette recherche était de se demander si ces phénomènes et la surveillance dont ils étaient l'attention constituaient une « prise¹ » possible sur la question des changements climatiques difficiles tant à percevoir qu'à accepter localement. Une seconde hypothèse consistait à interroger la relation entre cohabitation avec des risques et adaptation aux futurs changements climatiques. Les terrains choisis concernaient deux communes littorales bretonnes : la presqu'île de Gâvres et Guissény. Ces communes ont été très affectées par la tempête Johanna des 9 et 10 mars 2008 (Tricot A., Lolive J., 2013) : n'ayant occasionné que peu de décès, cet événement, moins médiatique que Xynthia (28 février – 1^{er} mars 2010), fut tout aussi fracassant. Ces deux hypothèses nous ont amené à étudier la perception des risques dans une perspective sensible. Ces questions ont ensuite été présentées et discutées lors des rencontres de Cerisy (2012²). Nous nous attacherons ici à en présenter les résultats marquants, tant d'un point de vue épistémologique, méthodologique que de l'enquête terrain.

Cet article est structuré en 4 parties :

Dans un premier temps, parler de perception de risques nécessitera quelques clarifications préalables. Les effets du changement climatique sont considérés comme des risques potentiels que l'on oppose dans la littérature des risques, aux risques connus. Or ce qui fait le propre d'un risque est sa potentialité³, dès lors cette césure paraît artificielle. Nous rappellerons rapidement quelques éléments du débat entre « risques réels » et « risques construits » ; ainsi que ceux se rapportant à la notion de sensibilité dans l'analyse des risques puis nous présenterons notre positionnement dans ce débat.

Parler de perception c'est aussi se poser la question de celui qui perçoit et de son intégration (ou non) dans l'analyse : nous aborderons alors la question des profanes et des amateurs. Deux notions proches mais non semblables, elles n'obéissent pas aux mêmes contraintes de justification dans l'espace public d'où notre choix pour la figure de l'amateur. En contrepoint de la figure de l'amateur, nous présenterons alors notre conception du paysage et la perspective du sensible adoptées dans ce travail.

Dans le deuxième temps nous présentons les résultats de cette démarche menée sur la presqu'île de Gâvres (Morbihan) en mai 2012. Nous en viendrons alors à la présentation du dispositif méthodologique de cette recherche, son lien avec les notions précédentes, ce que son usage nous a appris quant à l'idée de perception située.

¹ Nous revenons sur l'idée de « prise » un peu plus loin.

² J.-N. Ferrié, V. Tournay, J. Weisbein (Dir.), La consistance des êtres collectifs, échanges pragmatiques et enjeux épistémologiques, Cerisy La Salle, semaine du 10 juin au 17 juin 2012.

³ Puisque lorsqu'il se réalise, le risque devient un sinistre.

Pour finir, nous parlons de la perception comme activité de repérage de changements dans le paysage ou le milieu de vie. La perception s'organise autour d'une forme d'enquête habitante, une attention aux phénomènes à bas bruits. Nous aborderons enfin les postures collectives que nous avons notées dans cet exercice : recherche de solutions, imputation de responsabilités, expression d'un trouble. En définitive, l'activité de jugement semble faire la différence entre perception sensible de l'environnement et perception sensible du risque.

Summary

This article presents some of the results of a collaborative and interdisciplinary research involving geographers, political scientists, sociologists and linguists (ADAPTALITT, Tricot et al., 2012) : the research was dedicated to inhabit in the coast, the perception of risk of erosion and submersion related with collective actions. One hypothesis structuring this research was to question whether these phenomena and the attention they are subject, can be a possible "affordance" to perceive and accept climate change locally. A second hypothesis was to examine the relationship between cohabitation with risk and adaptation to future climate change. The chosen land concerned two Breton coastal towns: the peninsula Gâvres and Guissény. These towns have been very affected by Johanna storm of 9 and 10 March 2008 (A. Tricot, Lolive J., 2013) : as they caused few deaths, this event media less than Xynthia (February 28 - March 1 2010) whereas it was equally shattering. These two assumptions led us to study the perception of risks in a sensitive and pragmatic perspective. These issues were presented and discussed during the meeting of Cerisy (Ferrié, Tournay, Weisbein, 2012). We shall apply here to present the significant results both from an epistemological and methodological point of view, include the field survey.

This article is structured in four parts: First, talking about perceptions of risk will require some preliminary clarifications. The effects of climate change are considered in the literature of risks as potential hazards : they are classically opposed to known risks. But what makes the characteristic of a risk is its potential, so the caesura seems artificial. We quickly recall some elements of the debate between "real risks" and "risks built" ; then we present those relating to the concept of sensitivity in risk analysis, at least we will present our position in this debate.

Working about perception is also ask the question about the perceiver and its integration (or not) in the analysis: so we discuss the issue of profane and amateurs. Two concepts close but not similar, they do not obey the same constraints justification in public space at least we present our choice for the figure of the amateur.

In the second part we will present specifically the results of a research applied on the peninsula Gâvres (Morbihan) in May 2012. We then come to the presentation of the methodological device of this research, its relation with previous notions in the idea of "perception located". Finally, we will speak about perception as change tracking activity in the landscape or living environment. The perception is organized as a form "of resident survey", attentive to low noise phenomena. Finally, we discuss the collective postures we noted in this exercise : find solutions , imputation of responsibility, expression of a disorder. Ultimately the activity of judgment seems to make the difference between sensible perception of the environment and sensitive perception of risk.

Introduction

Les espaces littoraux constituent des lieux ambivalents, des espaces de l'entre : entre terre et mer, entre plaisir et âpreté de la vie en bord de mer. Anciens « territoires du vide » (Corbin A., 1988), autrefois considérés comme hostiles ils ont accompagné la formation de l'espace urbain. Ils ne cessent aujourd'hui d'attirer une population grandissante la manifestation la plus poussée de cette tendance s'illustre dans l'artificialisation et l'urbanisation de nombreux rivages. Ainsi et partout où il le pouvait, l'homme a gagné de la terre, fixé des espaces mobiles, érigé des digues, tracé des routes, asséché des marais, créé des polders etc. Une dynamique de bâtisseur où toujours il s'est agi de gagner des terres sur les espaces dédiés à l'eau : un modèle qui semble aujourd'hui à bout de souffle sans pour autant qu'il y ait de solutions unanimes pour maintenir durablement l'habiter littoral.

Dans la perspective des changements climatiques il est redouté une accélération du recul du trait de côte, une amplification des phénomènes de submersion et d'érosion des littoraux. Le tout pourrait mettre en péril les habitations, les infrastructures collectives (résidentielles, routières, ferroviaires, industrielles, de services etc.) ainsi que certains habitats écologiques. Les littoraux sont depuis longtemps considérés comme particulièrement vulnérables aux risques or aujourd'hui leur vulnérabilité pourrait s'exprimer non plus « simplement » en terme de risque mais de potentialité de catastrophe (Quenault B. 2012 ; Dauphiné A., Provitolo D., 2013 ; Provitolo, D. et Tricot.A., 2014).

La perspective catastrophique au cœur du réchauffement climatique repose avec encore plus d'acuité le Principe Responsabilité de Hans Jonas (Jonas H., 1979), sauf que l'avenir semble déjà là. Concernant le littoral, la figure extrême de la catastrophe pourrait être la disparition pure et simple d'espaces côtiers, une telle perspective mettant en péril également des lieux d'attaches, chargés de petites histoires ordinaires, de petits et grands bonheurs : un habiter en somme. Une telle perspective est angoissante et on ne sera guère étonné que son appropriation locale se fasse mal. Est-ce pour autant que rien ne s'y se passe ? Est-elle pour autant absente des esprits des citoyens ou quidams ordinaires ?

Cet article s'appuie sur les résultats d'une recherche collective et interdisciplinaire associant des géographes, politologues, sociologues et linguistes (ADAPTALITT, Tricot et al., 2012) et consacrée à l'habiter littoral, sa confrontation aux risques d'érosion et de submersion des côtes. Une hypothèse structurant cette recherche était de se demander si ces phénomènes et la surveillance dont ils étaient l'attention constituaient une « prise⁴ » possible sur la question des changements climatiques difficiles tant à percevoir qu'à accepter localement. Une seconde hypothèse consistait à interroger la relation entre cohabitation avec des risques et adaptation aux futurs changements climatiques. Les terrains choisis concernaient deux communes littorales bretonnes : la presqu'île de Gâvres et Guissény. Ces communes ont été très affectées par la tempête Johanna des 9 et 10 mars 2008 (Tricot A., Lolive J., 2013) : n'ayant occasionné que peu de décès, cet événement, moins médiatique que Xynthia (28 février – 1^{er} mars 2010), fut tout aussi fracassant. Ces deux hypothèses nous ont amené à étudier la perception des risques dans une perspective sensible. Ces questions ont ensuite été présentées et discutées lors des rencontres de Cerisy (2012⁵). Nous nous attacherons ici à en présenter les résultats marquants, tant d'un point de vue épistémologique, méthodologique que de l'enquête terrain.

Cet article est structuré en 4 parties :

⁴ Nous revenons sur l'idée de « prise » un peu plus loin.

⁵ J.-N. Ferrié, V. Tournay, J. Weisbein (Dir.), La consistance des êtres collectifs, échanges pragmatiques et enjeux épistémologiques, Cerisy La Salle, semaine du 10 juin au 17 juin 2012.

Dans un premier temps, parler de perception de risques nécessitera quelques clarifications préalables. Les effets du changement climatique sont considérés comme des risques potentiels que l'on oppose dans la littérature des risques, aux risques connus. Or ce qui fait le propre d'un risque est sa potentialité⁶, dès lors cette césure paraît artificielle. Nous rappellerons rapidement quelques éléments du débat entre « risques réels » et « risques construits » ; ainsi que ceux se rapportant à la notion de sensibilité dans l'analyse des risques puis nous présenterons notre positionnement dans ce débat.

Parler de perception c'est aussi se poser la question de celui qui perçoit et de son intégration (ou non) dans l'analyse : nous aborderons alors la question des profanes et des amateurs. Deux notions proches mais non semblables, elles n'obéissent pas aux mêmes contraintes de justification dans l'espace public d'où notre choix pour la figure de l'amateur. En contrepoint de la figure de l'amateur, nous présenterons alors notre conception du paysage et la perspective du sensible adoptées dans ce travail.

Dans le deuxième temps nous présenterons les résultats de cette démarche menée sur la presqu'île de Gâvres (Morbihan) en mai 2012. Nous en viendrons alors à la présentation du dispositif méthodologique de cette recherche, son lien avec les notions précédentes, ce que son usage nous a appris quant à l'idée de perception située.

Pour finir, nous parlerons de la perception comme activité de repérage de changements dans le paysage ou le milieu de vie. La perception s'organise autour d'une forme d'enquête habitante, une attention aux phénomènes à bas bruits. Nous aborderons enfin les postures collectives que nous avons notées dans cet exercice : recherche de solutions, imputation de responsabilités, expression d'un trouble. En définitive, l'activité de jugement semble faire la différence entre perception sensible de l'environnement et perception sensible du risque.

1. Le risque, la perception des risques et l'intégration des connaissances non savantes : quelques éléments du débat

D'un point de vue philosophique, l'ontologie du risque est complexe car le risque n'existe pas en tant que tel : il n'a pas de consistance matérielle, mais relève du potentiel et du virtuel. D'un point de vue épistémologique, cela n'est guère plus simple puisque le savoir à propos du risque relève le plus souvent d'un non-savoir⁷. Il semblerait donc ne pas y avoir de consensus ontologique et épistémologique sur le statut du risque (Kermisch C., 2012), bien que depuis quelques années les recherches se développent en ces domaines (Benaben et al. 2008, Provitolo et al., 2014). Cette absence de consensus se retrouve dans de nombreux champs d'analyse du risque y compris aujourd'hui dans celui des changements climatiques. Dans le même ordre d'idées, les scientifiques et les experts parlent souvent de risque « naturel » pour désigner les phénomènes d'inondations, de submersion, d'avalanches, etc. L'idée de naturel pose problème puisqu'on le sait, le risque est toujours enchâssé dans des causalités naturelles et sociales. Tout aussi problématique, le fait que par « naturel » on entende « réel » : ainsi l'inondation, l'érosion sont des phénomènes dit naturels, ils le paraissent d'autant plus qu'ils sont visibles et délimitables. Dans l'idée de naturel le risque est réifié (= il est propriété de quelque chose), le risque porte sur des éléments objectifs du monde extérieur. Dans cette optique le risque est conçu en extériorité par rapport au sujet percevant (Charles V., Fervers B., 2011). Cette conception réaliste du risque considère le plus souvent le risque comme la conjonction de deux phénomènes objectifs du monde physique : il est ainsi très courant de trouver une définition du risque comme le croisement d'un aléa et d'une vulnérabilité. Dans cette optique, le risque est visible, quantifiable et c'est sa quantification qui va faire son objectivation. Dans cette optique encore, le risque est

⁶ Puisque lorsqu'il se réalise, le risque devient un sinistre.

⁷ La notion de risque qu'il s'agisse de l'idée de « prise de risque » ou bien de « cohabitation avec le risque » comporte toujours une part de méconnaissance des tenants et aboutissants de la « réalité » sans quoi il n'y aurait pas de risque, on ne peut définir avec certitude la causalité du risque, d'où le paradoxe.

indépendant du sujet qui le perçoit, l'interaction se résume alors parfois à une relation simple, causale, de type « stimulus - réponse »⁸.

A l'opposé des tenants du risque réel, on trouve les constructivistes qui font du risque un artefact associé aux peurs collectives. Ce dernier n'est alors plus propriété physique d'une substance, mais le résultat d'interactions entre le contexte socio-culturel et dans une certaine mesure le monde extérieur. Parmi ces approches⁹ on trouvera les travaux de Patrick Peretti - Wattel (2003) et dans une optique plus culturaliste, ceux de Mary Douglas (1982), d'Ulrich Beck (2001). Ces travaux sont restés longtemps du domaine des préoccupations académiques et il semble que ce soient les travaux relatifs aux approches participatives, aux forums hybrides (Callon M., et al 2001) et aux conférences de citoyens (Bourg, D. 2007 ; Boy, D., 2007) qui tout en s'inscrivant dans cette optique constructiviste ont ouvert la voie à l'analyse des espaces de discussion entre public et spécialistes, experts et profanes. Les approches constructivistes puis participatives vont permettre de rendre compte de la pluralité des conceptions et dans une certaine mesure sortir le risque du prisme technocratique (Kermisch, C., 2012).

Ainsi la manière de considérer le risque et sa perception conditionnent implicitement le rôle qu'on accorde au citoyen dans la gestion des risques : la conception objectivante va de pair avec l'idée qu'il existe une manière correcte de l'estimer et que les perceptions du risque, lorsqu'elles divergent de cette estimation sont forcément erronées et doivent être corrigées par des stratégies éducatives, dans cette perspective la perception s'apparente à une forme d'irrationalité qu'il convient de redresser (Kermisch C., 2010). La perception du risque semble ainsi largement réservée aux experts : l'enjeu de nos travaux sera de proposer une perspective radicalement opposée offrant une place à la perception des « non-savants ».

Profane ou amateur ?

Les méthodes participatives ont vu le jour durant les années 1990 à la faveur des controverses sur les risques liés à l'enfouissement des déchets nucléaires, les débats sur les OGM, le sang contaminé. Durant les années 1990, nous avons vécu la montée d'un nombre exponentiel de débats, procédures visant à associer les citoyens dans les décisions publiques, on a ainsi pu parler d'un véritable impératif délibératif. Un mouvement dont le pendant était les contestations et le climat de défiance à l'égard de choix technologiques à risque, notamment le nucléaire. Au sein de ces arènes on peut y voir une aspiration de citoyens à être non seulement informés mais également associés aux décisions ; cette levée du masque de l'expert tout puissant mettra en exergue les difficultés de la décision en contexte d'incertitude. C'est également autour de ces débats que va s'ériger progressivement la figure du profane comme contrepoids à la figure de l'expert : il s'agit alors de donner une place aux citoyens et leur permettre d'exprimer leur point de vue dans des termes non nécessairement attendus par les experts. On rappellera avant tout les travaux pionniers du Centre de Sociologie des Innovations (CSI) et notamment ceux de Michel Callon (1986, 1989, 1999) or c'est sans doute grâce à l'ouvrage de 2001 « Agir dans un monde incertain » qu'il a réalisé avec Yannick Barthes et Pierre Lascoumes que la figure du profane sera davantage connue. La figure du profane permet de penser les confrontations, ajustements dans les débats entre experts et non-experts, cependant elle comporte une limite à nos yeux : pour participer à ce type de débats, les non experts doivent apprendre le langage des experts, la prise de parole en public nécessite un apprentissage exigeant, le plus souvent technique. Le quidam ordinaire doit-il nécessairement se transformer en expert pour s'exprimer ?

⁸ L'idée de réponse à un stimuli extérieur est toujours d'actualité, en témoigne les rapports du GIEC définissant l'adaptation aux CC comme « l'ajustement des systèmes naturels ou humains en réponse à des stimuli climatiques présents ou futurs ou à leurs effets, afin d'atténuer les effets néfastes ou d'exploiter des opportunités bénéfiques ».

⁹ Dans ce deuxième mouvement, existent différents positionnements des modérés aux plus radicaux : parmi ces derniers on rappellera que pour Ulrich Beck « le risque devient réel dès lors que les gens le ressentent comme réels ».

Comme alternative à la figure du profane, nous avons choisi celle de l'amateur. Nous nous sommes ainsi appuyés sur les travaux d'Antoine Hennion (2003, 2004) Emilie Gomart (2000) Geneviève Teil (2003). L'amateur est celui qui a le goût de quelque chose (le vin, la musique, le sport etc.) : le goût se comprenant non pas comme le fruit d'un habitus (avoir bon goût, avoir un jugement sur le beau etc.) tel que pourrait nous l'enseigner la sociologie critique, mais l'objet d'une expérience, une perspective pragmatique qui propose le goût comme une mise à l'épreuve de nos sensations. Pour reprendre les auteurs précédemment cités, le goût se comprendra « comme une activité réflexive, collectivement organisée, forgeant ses propres modalités, inventant ses dispositifs, discutant de sa capacité à parvenir à des résultats » (Teil G., Hennion A., 2003). Cette figure de l'amateur nous a parue particulièrement intéressante pour rendre compte des attaches expérientielles que l'habitant noue avec son environnement. La figure de l'amateur nous a également parue intéressante car elle paraît a priori, légère voire frivole : on l'oppose assez facilement à la figure du professionnel ou de l'expert figures apparemment beaucoup plus « solides », qui renvoient à la connaissance par le calcul, donc au sérieux. Enfin, elle nous semblait aussi particulièrement pertinente pour tenter de saisir le type de relation qu'un habitant ou une personne ordinaire (mais aussi le passant) peut entretenir avec un environnement ou un paysage qu'il chérit, une relation basée sur l'amour de l'espace, le plaisir de contempler, ou l'appréciation d'un paysage¹⁰.

L'habitant du point de vue des experts (et aussi souvent des analystes du risque) ressemble un peu à « l'idiot culturel » : sa connaissance de l'espace, son plaisir de la contemplation voire de l'immersion dans celui-ci (plaisir esthétique et non pas seulement analytique), ne sont pas considérés comme des activités rattachées à de la connaissance ni à un quelconque jugement d'une situation. On comprend dès lors que ce type de connaissance ne puisse être intégrée dans des formes de participation publique à caractère délibératif.

Et si nous prenions la question autrement ? Et si nous postulions le contraire - quitte à forcer parfois le trait - que l'habitant était doté de compétences mêlant connaissance, usage plaisir et émotion : dans quelles mesures pourrait-on définir l'habitant comme un amateur d'espace ? Et si cet amour ou cette sensibilité à l'espace étaient mobilisés dans le cadre d'une analyse de la perception du risque ? Nous avons « collé » cette figure de l'amateur proposée par Antoine Hennion à celle de l'habitant : nous pourrions alors proposer une définition de l'habitant comme quelqu'un qui a le goût d'un paysage, d'un espace, avec lequel il a des attaches au sens justement de relations tissées dans une expérience. Associée à la notion d'amateur nous avons repris aussi l'idée d'attachements d'Antoine Hennion : elle désigne « ce à quoi l'on tient et qui est mis à l'épreuve au cours de l'existence ». L'attachement est contingent, circonstanciel et étroitement lié aux situations : voilà qui n'est pas sans résonner avec la réflexion géographique attentive aux actions humaines en situation. L'idée d'attachements implique une remise en question de la causalité, au profit d'interactions moins nettes : des poussées, des frottements, des entraînements réciproques (Hennion, A., 2010). Au premier abord l'idée d'attachements renvoie à celle de liens, d'entraves, voire de dépendances. La proposition d'Hennion¹¹ opère un léger décentrement : de l'idée négative de contraintes ou d'entraves à l'idée « non seulement positive mais plus que cela chérie et révérée, comme si elle se chargeait de toutes richesses qu'elle trainait à sa suite : liens à nos proches, aux lieux, à une appartenance, à des origines... (...) l'attachement n'a pas de

¹⁰ Si je me réfère à ma propre expérience, lorsque je regarde un paysage, bien que géographe, je ne suis pas toujours (même pas du tout) en train de l'analyser de manière scientifique : je peux me laisser porter par l'émotion qu'il me procure simplement en le contemplant ou en me laissant aller à écouter ses bruits (ex : le bruit de l'eau du torrent dans la montagne, l'ensemble forme paysage).

¹¹ On rappellera qu'il s'appuie sur les travaux de Bruno Latour (2000), « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement » dans A. Micoud et M. Peroni, (dir.) *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigue, L'Aube. Hennion insiste davantage sur l'engagement corporel de l'attachement dimension relativement absente des travaux de Latour sur l'ANT. Concernant la dimension positive de l'attachement (à propos par exemple de la relation mère nourrisson) l'auteur fait référence aux travaux du psychologue (Bowlby, 1969, 1978) *Attachement et perte*, Paris, PUF.

de raison de se limiter à des choses agréables ou sublimes, ce n'est pas dans les contenus de ce qui nous arrive qu'il prend une valeur positive, c'est dans la façon de le vivre ». Les travaux cités nous permettent de compléter notre perspective géographique : le géographe s'intéresse aux relations de l'homme à son environnement ou son milieu, cependant il interroge rarement la nature ou le contenu de cette relation et c'est bien la perspective offerte par ces travaux d'une sociologie pragmatique qui nous permettent de réfléchir sur le contenu de ce lien comme attachement.

Le paysage comme lieu faisant du lien

En complément de notre tentative de réhabilitation de l'habitant comme amateur d'espace, il nous faut dire en quelques mots à quoi nous nous référons quand nous parlons de paysage (réhabiliter « le milieu extérieur » de l'habitant en quelque sorte). Là encore la notion de paysage telle que nous la lisons couramment dans certains travaux n'est pas pleinement satisfaisante : rappelons qu'elle a été inventée en Europe au XVI^{ème} siècle or elle semble depuis ne plus avoir progressé ... Selon une définition convenue, le paysage se comprend comme une « partie de la nature présente à un observateur ». Cela nous renvoie à la sémantique de l'étendue, la vue et la découpe nous dit François Jullien (2014). Comme si, finalement notre mode de pensée était resté prisonnier du prisme et de la perspective d'Alberti : le paysage ne pouvant se concevoir autrement qu'observé, c'est-à-dire examiné à des fins d'analyse (savante).

De manière similaire à ce nous avons fait pour proposer une figure de l'habitant en tant qu'amateur d'espace, nous emprunterons d'autres chemins pour rendre compte des liens de ce dernier à un paysage ou à un milieu. Nous ferons référence ici aux travaux de François Jullien et son dernier ouvrage (2014) « Vivre de paysage ou l'impensé de la raison ». Pour comprendre autrement le paysage Jullien (2014) propose de quitter pour un temps « la question de l'étendue et son abstraction des qualités sensibles (la réduction du paysage à la seule dimension spatiale) pour entrer dans le champ de mises en tension innombrables, d'autant d'opposés qui coopèrent ». Le paysage sera ici compris comme un lieu de mise en tension, de mise en relations, un lieu d'expression de potentialités : selon cette perspective il nous faut quitter l'idée de paysage comme partie pour la concevoir comme un tout, « qu'on y trouve tout (de tout), que tout s'y contraste et s'y conjoint » (FJ, 2014, p 45). Ce qui fait paysage est un jeu de corrélations. Ainsi alors et dans cette perspective encore, le paysage ne s'appréhende pas comme un panorama (« un beau panorama » disent les guides touristiques) « mais un milieu où à travers les mises en tension multiples, vivre à nouveau est en essor, s'émancipe et s'intensifie ». L'habitant (ou l'amateur d'espace selon notre proposition), ne sera pas alors celui qui se contente de contempler un paysage comme un observateur son objet extérieur, mais « de s'ancrer en lui, de l'habiter » (FJ, 2014, 57). La relation au paysage ne se borne alors plus seulement à la vue, mais elle est aussi comportementale, garde quelque chose de gestuel et situationnel à la fois (FJ, 2014, 58). Le paysage dont il sera question ici, ne sera pas celui de l'observation (et partant de l'observateur), mais de l'immersion et des nombreuses relations des lieux et liens que ce dernier met en tension, qu'il potentialise.

2. Le risque dans la perspective du sensible

La question du sensible s'est invitée dans nos travaux sur les risques au cours d'une enquête (2007-2008) sur les inondations du Neez (petit cours d'eau affluent du Gave de Pau) : à cette occasion une enquêtée, dont un extrait d'interview est noté ci-après, fait référence au « bruit de l'eau » et à la manière de surveiller ce bruit. Cette remarque nous a permis de pointer le fait que la surveillance des inondations ne relevait pas uniquement du visuel mais également du sonore. La dimension sensible pouvait donc jouer un rôle dans des attitudes de vigilance ou de surveillance d'événements à bas bruits.

« vous savez ça ramène à l'humain toutes ces choses (...) nous ne rendons plus compte du temps qui passe, du temps qu'il fait, le soir on revient vite pour s'occuper de nos familles alors les gens ils sont loin de tout ça. Mais quand vous vivez à côté du Gave de Pau, lorsque le Gave est en crue, vous ne le voyez pas, vous l'entendez. Et je vous prie de croire que là ça peut être impressionnant¹² » (Tricot 2009, In « Sensibilités pragmatiques »)

Une autre occasion nous a été donnée d'interroger cette perspective sensible, lors d'une observation des échanges réalisée dans le cadre d'une conférence de citoyens consacrée à l'érosion des berges au Québec à Baie-Comeau (2007). La dimension inquiétante voire angoissante du phénomène d'érosion s'exprimait lors de témoignages de personnes qui avaient vu chaque année leur terrain diminuer en surface, et leur maison « petit paradis en bord de mer » se transformer progressivement en cauchemar car la falaise devenait précipice. Rajoutant à cette angoisse, l'inadéquation des dispositifs de protection, la législation québécoise ne permettant l'expropriation de l'habitation que lorsque celle-ci arrivait à 5 mètres de la falaise : en attendant les habitants devaient constater et attendre impuissants devant le phénomène. Cette grande émotion a été le moteur d'une mobilisation collective avec des artistes (réalisation de toiles, jetée de flacon à la mer etc.) mais aussi avec des experts autour d'un « forum hybride et citoyen » auquel j'assistais justement et qui fait l'objet aujourd'hui d'une réflexion collective via des collectifs, les « ZIP » (Zones d'Intervention Prioritaire) dont celui consacrée à l'érosion des berges au Québec Maritime¹³.

Ces deux moments d'enquêtes ont été les déclencheurs de ma recherche sur le sensible intégrée dans la perception des risques dont sont présentés ici des jalons qui restent encore exploratoires.

Le sensible dans l'analyse de la perception écologique

La question du sensible est souvent alourdie de connotations négatives : ce fût donc également un travail de s'approprier cette notion par ses aspects positifs voire pro-actifs. Nous en présentons quelques aspects dans les lignes qui suivent. Dans la philosophie classique, la notion de sensible est présentée comme une activité qui expose l'esprit aux approximations, aux erreurs de sens, au piège de la séduction. Dans cette perspective le sensible serait un mode mineur d'accès à la connaissance et la sensibilité s'opposerait alors à la connaissance s'appuyant sur des réalités stables, identiques d'où on peut tirer des lois. Une falsification de l'expérience sensible au principe même du projet cartésien, nous dit Michel Peroni (2006). Ce sont les travaux relevant du courant phénoménologique qui vont jeter les bases d'une définition positive de la sensibilité associée à l'activité de perception. Ce qui affecte le sensible est le phénomène au sens de ce qui « apparaît » en grec. Dans cette conception positive de la sensibilité, le sensible est le fondement de l'accès au monde. Dans la perspective Kantienne, l'espace et le temps constituent des intuitions premières qui jouent un rôle fondamental dans la constitution d'un champ de l'expérience. Cependant dans la conception de Kant, la perception sensible relève d'une reconstruction et tout relève encore de l'esprit. Chez Merleau-Ponty (1946) en revanche, la mobilisation des sens dans la perception passe davantage par le corps et cette activité est collective, « le corps est pris dans le tissu du monde (...), le monde est fait de l'étoffe même du corps ». Ce que l'on cherche alors à travers cette analyse de la perception est un abandon du privilège de l'observateur au profit de la restitution à autrui d'un point de regard qui n'est pas forcément le sien (Joseph, I., 2002).

Le champ d'analyse de la perception va aussi se structurer avec les travaux relevant de la psychologie de la forme ou « Gestaltpsychologie », selon l'analyse d'Anthony Pecqueux (2012), ce mouvement émerge à la fin du 19^{ème} siècle et rentrera véritablement en dialogue avec les travaux de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Un des apports fondamentaux de

¹² Extrait entretien réalisé par A.Tricot à Siros (Pyrénées Atlantiques, 2008).

¹³ J'y fais référence dans une conférence donnée à Grenoble en 2007 (voir bibliographie).

ce mouvement est de sortir la perception de la passivité, la perception n'est pas un monologue intérieur ni nécessairement une activité individuelle. A la croisée des travaux de la phénoménologie et de la psychologie de la forme se situent les travaux de James Gibson et son approche écologique de la perception. Selon l'analyse d'Isaac Joseph (Joseph I., 2004), Merleau Ponty et James Gibson, partagent l'idée selon laquelle la perception est enchâssée dans l'action. Dans la perspective de Gibson, à l'opposé de l'expérience sensorielle telle que la définissait la psychologie classique des sensations qui présupposent l'idée de stimulus, les sens ne sont pas passifs mais actifs. Les systèmes perceptifs s'apparentent à des dispositifs de recherche ou d'extraction de l'information écologique, c'est-à-dire de l'information déjà nichée dans un environnement à partir du champ fluctuant de l'énergie ambiante.

Les travaux de Gibson (Gibson J., 1977) sont connus par la notion d'affordance qui désigne à la fois une « prise » (sur l'environnement) et « une invite, une disponibilité de l'univers perceptif » (Joseph I., 2004). Dans cette perspective la notion d'affordance est relationnelle, ce n'est pas une propriété s'attribuant à l'environnement ou à l'agent mais à la relation qu'ils entretiennent dans une action (Joseph I., 2004, 161). Prolongeant notre réflexion sur la perception dans le champ de l'analyse des risques, nous trouverons alors l'idée de « prise » dans les travaux de Christian Bessy et Francis Chateauraynaud (1985), de Chateauraynaud et Didier Torny (1999) puis d'Antoine Hennion (Hennion A. 2003, 2004). Elle renvoie assez directement à celle d'affordance de Gibson : l'intérêt de ces recherches est de rendre compte de logiques d'action à mi-chemin « entre l'idée de maîtrise ou pouvoir absolu de l'acteur sur les choses et l'idée de contrainte ou de déterminisme absolu de l'espace sur les agents » (par la notion de « prise »). L'intérêt de ces travaux également est de proposer des analyses fines des logiques d'action en situation de risques, allant de la vigilance à l'alerte aux comportements d'attention voire de controverses. Il s'agit de situations où le risque peut être perçu à partir d'indices, de traces, d'événements à bas bruits.

L'expérience méthodologique que nous avons réalisée s'inspire assez directement de ces notions de « prise » : nous en venons alors à la deuxième partie relative aux résultats de cette recherche.

3. Prolongements méthodologiques des réflexions précédentes

« La participation sans le discours¹⁴ »

Nous avons opté pour une perspective visant à enrichir les analyses en termes de participation mais en insistant sur son caractère pratique, incarné et sensible. Pour reprendre l'analyse de Mathieu Berger (2013) la perspective du sensible s'appuie sur l'idée, non d'une primauté accordée à l'expression émue mais plutôt sur les dimensions corporelles et sensorielles de l'engagement public (Thevenot 1999, Chateauraynaud et Torny 1999). Nous avons quant à nous insisté sur le rôle que jouent les objets, artefacts, en d'autres termes « ces médiations non langagières » (Berger M., 2013) dans les pratiques de la participation.

L'enjeu de notre recherche était de recueillir une parole de populations ne se faisant pas spontanément entendre. C'est un enseignement majeur des travaux méthodologiques issus de l'Ecole de Chicago (E.Park, 1916) lorsque les sociologues et ethnographes vont partir à la rencontre des immigrés, des délinquants, des déviants de tout genre et tenter de recueillir leur récit de vie. Dans notre approche, il ne s'agissait pas d'aborder des personnes jugées comme déviantes ou marginales mais des citoyens, habitants ordinaires non nécessairement habitués à prendre la parole en public et a fortiori dont les opinions pouvaient être mal

¹⁴ Nous reprenons à notre compte ce terme proposé par Mathieu Berger (2013), La participation sans le discours. Enquête sur un tournant sémiotique des pratiques de démocratie participative, dans *EspacesTemps.net*, <http://www.espacestems.net/articles/la-participation-sans-le-discours/>

connues. Enfin, autre biais méthodologique que nous souhaitons éviter : la dimension intrusive du questionnaire (et partant la disponibilité supposée de l'enquêté), le peu de place laisser à l'imprévu dans l'entretien directif voire semi-directif (Brechon P., 2013) et enfin le côté artificiel ou « de laboratoire » que contient l'entretien lorsque celui-ci est mené en dehors de tout contexte qu'il soit social, culturel ou géographique. Sur ce dernier point, la collaboration avec les chercheurs du laboratoire CRESSON (Grenoble), a permis d'appréhender des approches méthodologiques innovantes en tirant parti des éléments contextuels (situationnels) qui participent de l'entretien. Concernant ces travaux, on pense d'abord aux travaux de Jean-François Augoyard initiés dès les années 1980 par rapport à la perception sonore et ses travaux appelés « l'entretien sur écoute réactivé » : ce type d'approche permettant de saisir la richesse de points de vue différents en invitant la personne interviewée à parler d'environnements sensibles, de sensorialités (environnements sonores) dont l'expression par le langage, structuré par la parole, ne rend pas forcément compte (Faburel G., 2007).

La « méthode des itinéraires » proposée par Jean-Yves Petiteau (1987) est l'une des façons de recueillir la parole de l'habitant. Cette méthodologie permet de considérer l'enquêté comme doté de ressources et de compétences et d'opérer un décentrement par rapport à l'enquêteur qui devient non-savant, lui-même explorateur d'un espace connu et commenté par l'enquêté. « Le statut du territoire devient autre, il n'est plus objet de vérification, mais lieu de mise en scène privilégiée où le chercheur va convoquer l'autre » ainsi peut-on lire ces quelques lignes empruntées à Petiteau. La méthode des itinéraires a été reprise et enrichie dans les travaux de Jean-Paul Thibaud, nous avons ainsi pu bénéficier d'une expérimentation méthodologique s'appuyant sur « la méthode des parcours commentés » (Thibaud, 2001) dans le cadre de cette recherche. Ce type d'approches est essentielle pour comprendre des variables explicatives dans l'analyse telles que : les expériences sensibles des lieux ; les parcours de vie ; les regards sur les modes d'habiter (pratiques et usages de l'espace, trajectoires résidentielles etc.), identités et ancrages territoriaux. Cependant, la méthode aussi riche et passionnante fut-elle laissait à voir certaines limites au regard de notre problématique : la mise au point des parcours convient bien aux cheminements urbains, elle pose des questions d'échelle et peut s'avérer inadaptée pour réaliser des parcours sur des espaces petits (une habitation) ou grands (la totalité de la ville par exemple¹⁵). Par ailleurs elle ne laissait que peu de place à la dimension collective de la perception : l'itinéraire se fait avec une personne, l'enquêteur éventuellement un photographe pour certaines étapes de l'entretien. Mais l'itinéraire ainsi proposé n'a pas pour objet d'être discuté, il n'offre pas de support à des échanges plus collectifs.

Pour dépasser les limites sus-citées, nous avons proposé une méthode dont l'originalité consistait à utiliser une photographie aérienne tirée sur un grand format (24m² à l'échelle 1/1000^{ème}) devenant le support principal de l'enquête. Cette expérience sur photographie aérienne¹⁶ prenait place dans un dispositif plus large incluant un atelier basé sur la réactivation sonores des entretiens (pilote par les collègues du CRESSON¹⁷), un petit atelier d'écriture (par les collègues du CERSES¹⁸). L'expérience se déroulera au cours d'un week-end du mois de mai 2012 (21 et 22 mai 2011) à Gâvres, petite presqu'île de Bretagne. Le samedi était consacré à la réalisation des enquêtes sous la forme d'ateliers, le dimanche se déroulera sous la forme d'un petit débat public¹⁹ permettant d'une part la restitution de quelques données à chaud ainsi que des échanges collectifs. Les personnes participant à l'enquête (au total 50), n'ont pas été triées initialement : elles sont venues spontanément à

¹⁵ Nous reprenons à notre compte la critique faite par G.Faburel (2007) à propos de ces méthodes : *op.cit.*

¹⁶ Mise au point par nous-même avec l'aide technique d'Iwan Le Berre, GEOMER (Brest). A cet atelier ont aussi participé Jacques Lolive, Thierry Bontems, Guillaume Gourgues, PACTE (Grenoble).

¹⁷ Dont Jean- Paul Thibaud, Rachel Thomas, Nicolas Tixier tous trois chercheurs au CRESSON (Grenoble).

¹⁸ Dont Valérie Brunetière CERSES, (Paris V), Ferenc Fodor chercheur au GRETS (Paris EDF), Catherine Meur Ferec GEOMER (Brest).

¹⁹ L'animation du débat public ainsi que la coordination de l'ensemble des trois ateliers avait été confiée à Guillaume Gourgues, post-doctorant à PACTE (actuellement MCF à Besançon).

l'enquête, sans doute attirées par la photographie aérienne, le côté ludique et sans doute le plaisir de contempler leur espace « vu d'en haut ».

L'expérience s'inspirait également de méthodes de type participatif déjà éprouvées auprès des populations non alphabétisées : il n'y avait pas besoin d'être savant ou expert au contraire de la lecture d'une carte nécessitant un certain apprentissage (Mather R., De Boer M. et al., 1998). La photographie aérienne permet un support accessible à tous. L'expérience menée par Mather et al., était tout à fait intéressante : nous inspirant de cette méthode nous avons proposé de tirer cette photographie aérienne mais sur un grand format, afin de favoriser une forme d'immersion dans le paysage tel que nous l'avons défini précédemment.

Notre manière de représenter l'espace avait plusieurs avantages : outre son côté ludique, la photographie aérienne à petite échelle permettait aux personnes volontaires de parcourir tels des géants (voir photographie 1) leur espace de vie soit environ 2 hectares parcourus quelques minutes à peine. Le tirage de la photographie a été réalisé sur une bâche plastique où l'on pouvait marcher, écrire (à la craie), coller (des « post-it »), on pouvait aussi s'agenouiller sur la carte, s'y asseoir et pointer les lieux dont la personne voulait parler (voir photographie 1).

L'information est livrée sans que l'enquêteur pose des questions. Ce type d'artefact permettait par ailleurs de résoudre un problème principal identifié précédemment : le jeu d'échelle puisqu'avec ce support l'enquêté pourra parcourir plusieurs hectares en quelques minutes ou encore se focaliser sur une zone spécifique. Enfin, le support de la photographie aérienne, fût l'objet d'une appropriation par les participants à l'enquête, et suscitera de nombreuses discussions collectives (sur les dépôts de sable se trouvant là alors qu'ils ne devaient pas l'être, sur les solutions à mettre en œuvre pour pallier les problèmes d'érosion etc. nous y reviendrons dans le paragraphe suivant). Le dispositif a permis de catalyser les paroles : durant l'expérimentation de nombreuses personnes prenaient naturellement la parole, la photographie aérienne réactivant des discussions entre habitants. Bien qu'imparfait, il a joué son rôle dans une analyse de la perception sensible et située²⁰.

²⁰ Nous avons renouvelé l'expérience au cours d'une autre enquête, J. Lolive, A. Tricot (coord.), REVARUNI (2013), *La réappropriation du Var dans l'agglomération urbaine niçoise : le fleuve comme espace de redéfinition des relations entre ville et environnement ?*, Programme CNRS, PIRVE.



Photographie 1 Extrait de la photographie aérienne et de l'enquête à Gavres (photo Anne Tricot, mai 2011).

4. Résultats : une sensibilité habitante aux formes d'atteintes locales de l'espace

Ce qui ressort de cette enquête est tout d'abord une grande sensibilité habitante aux formes d'atteintes locales de l'espace ou du milieu : ce que nous avons appelé une vigilance aux phénomènes à bas bruit. Les témoignages s'appuient sur des repères, principalement visuels mais également sonores : en d'autres termes ce qui semble ressortir de cette étude, est l'importance de la proximité dans la perception du risque, cette proximité implique non seulement une dimension géographique mais aussi affective. Il ressort également que la perception fait appel aux sens dont ici le son et la vue Afin d'éviter une « liste à La Prévert » des paroles recueillies, nous les avons classées en deux groupes : les formats individuels et collectifs de l'enquête²¹ habitante

Dans ce premier classement²² nous avons mis, le sable, l'attention aux phénomènes de houle et à la disparition des espaces d'eau douce. Parmi ces éléments, c'est au sujet du sable que nous avons eu le plus de données, les témoignages relatifs à la disparition de certains anciens espaces d'eau douce sont également significatifs d'une attitude collective d'une société sur le qui vive. Nous présenterons ici quelques résultats sous la forme de deux groupes : les formats individuels et collectifs de l'enquête habitante.

²¹ Par enquête, nous entendons ici un mouvement exploratoire de l'environnement : y réside l'idée d'expérience et d'expérimentation qu'on emprunte au pragmatisme de Dewey. Voir Joan Stavo-Debaugé (2004).

²² Le deuxième classement renvoie aux événements à hauts bruits tels que les submersions et tempêtes que nous ne développons pas ici.

Mouvements horizontaux : fuite du sable

Mouvements horizontaux : dépôts de sable

Photographie 2 : « La grande falaise » de Gâvres (Anne Tricot, mai 2011).

Mouvements verticaux : l'abaissement des plages

Parmi les mouvements verticaux ce sont les phénomènes d'abaissement de la plage qui sont relatés. Là encore l'observation s'étaye sur des usages : ainsi une personne nous dit (50 ans), aujourd'hui « mon bateau est à sec quand la marée descend autrefois ce n'était pas le cas ». Enfin un plus ancien (80 ans), pointera alors précisément sur la grande plage le phénomène, il nous montre alors l'affleurement de platiers rochers (la roche granitique qui reste alors que le sable a disparu). Un autre témoignage encore plus étonnant d'un habitant (70 ans) qui a remarqué le phénomène par le bruit qu'il occasionne : « Avant on entendait la mer qu'aux périodes des tempêtes. Aujourd'hui elle se fait entendre aussi au moment des grandes marées. (...). C'est un bruit fort, comme s'il y avait un mascaret, la vague claque car la grande plage n'a plus la même forme, parce que le sable a disparu ». L'abaissement des plages, le bruit que font les vagues nous renseignent sur un phénomène : la violence des vagues et le fait désormais qu'elles ne sont plus amorties par le sable, d'où également le bruit. Pour tenter d'amortir l'assaut des vagues, il existe une technique connue celle du rechargement des plages de sable, technique qui n'est pas sans conséquence sur la qualité du sable.

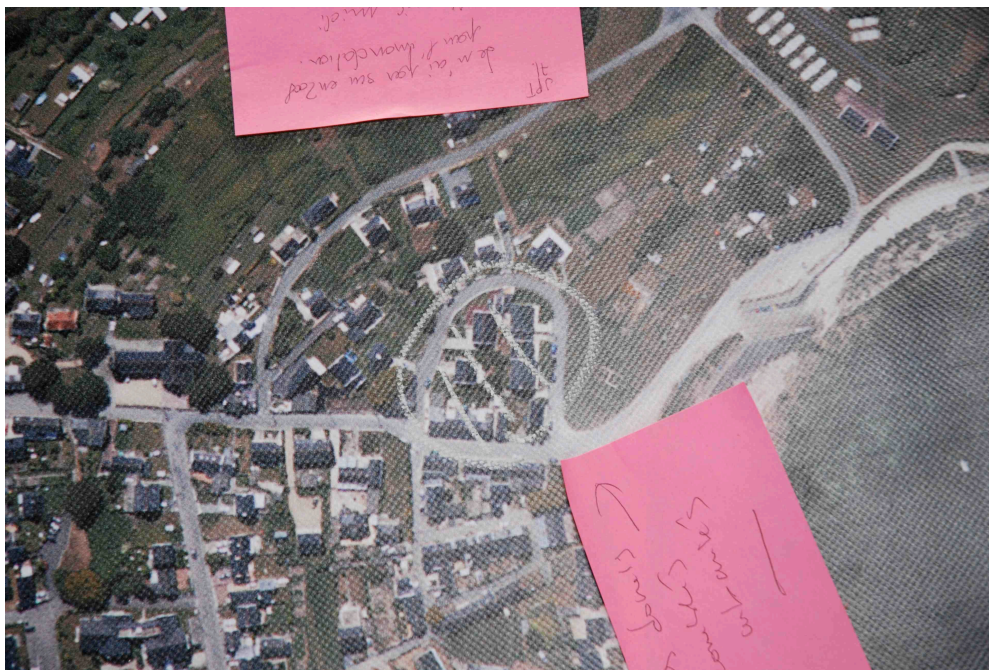
La qualité du sable : le grain et la couleur

La qualité du sable a changé, ainsi deux jeunes gens (14 ans), constatent : « sur la grande plage, il y a moins de sable, ou alors il est devenu grossier moins agréable. Du coup pour se baigner on va de l'autre côté, entre la digue nord et celle du bac ». Un constat que l'on retrouve également chez une autre habitante (80 ans), « avant sur la grande plage, il y avait du beau sable blanc et fin. Maintenant, il n'y en a plus, ou alors on a des cailloux et des graviers ». Ces témoignages rappellent alors que d'une part le sable fuit, mais d'autre part, pour compenser sa fuite et amortir l'assaut des vagues les plages sont rechargées : cependant le sable dragué vient de la rade de Lorient, il n'a pas la même qualité. Or les solutions de réensablement des plages ne sont pas considérées comme pérennes, de plus l'ensablement a un coût. La critique prend alors forme de taquineries ainsi un habitant nous dira « le problème du rechargement du sable, c'est que la solution fait un peu Shadoks²³ ».

La disparition de lieux d'eau douce : les douets

Gâvres était tantôt une île, tantôt une presqu'île : sa formation suivait le mouvement des courants marins, des tempêtes et il n'était pas rare que la commune se retrouve transformée durablement en île à la suite d'une tempête. Ce n'est qu'à partir des années 1950 et la réalisation de la route qui relie Gâvres à la commune voisine de Riantec que la petite commune est devenue définitivement une presqu'île avec comme conséquence une fixation du trait de côte, l'extension de l'urbanisation et la disparition progressive d'espaces aquatiques (comblement de la lagune). Les ateliers nous ont permis de relever une information que nous n'avions pas jusqu'ici, renforçant le constat d'un processus d'artificialisation de cet espace : la disparition d'espaces autrefois d'eau douce, les douets. En Bretagne les douets désignaient d'anciens lavoirs mais aussi selon le témoignage d'un habitant, des anciens plans d'eau. « Au niveau de l'ancien lavoir, il y avait de l'eau douce, et la mer est arrivée jusque-là ». Un autre douet plus grand évoquant davantage un plan d'eau, là où ont été construites un petit lotissement en face de la mer, « les douets en hiver il y avait des macareux, c'était des poches d'eau douce pouvant faire 40 mètres de long ». L'habitant nous dit alors qu'il venait enfant y pêcher mais des poissons d'eau douce. Ces anciens douets lors de la tempête de 2008 ne manqueront pas d'être de nouveau comblés par l'eau inondant une partie des constructions nouvelles réalisées dans cet espace.

²³ « Les Shadoks », est une série télévisée d'animation française, diffusée dans les années 1960-1970. Elle relate les aventures des Shadoks, des êtres anthropomorphes à l'apparence d'oiseaux méchants et ridicules. Ainsi tels de modernes Sysiphes, les Shadoks passent leur temps à pomper sans aucun résultat en vertu de leur proverbe loufoque « il faut pomper pour vivre et donc vivre pour pomper ».



Photographie 3 : Repérage d'un ancien douet au niveau de la grande plage (Anne Tricot, mai 2011).

On peut penser que les douets étaient alimentés par le cours d'eau du Blavet, formant alors un exutoire. L'urbanisation les aura sans doute fait disparaître.

Les formats collectifs de l'enquête habitante : imputation de responsabilités, critiques et recherches de solutions techniques

Dégradation de la dune et nouveaux usages de la plage

La perception sensible des changements à partir du sable n'empêche pas les changements d'échelle : il ne s'agit plus alors seulement du grain mais de la dune. Sont alors mis en exergue les usages liés à la pêche à pied et le kitesurf activité plus récente, les deux s'exerçant essentiellement dans la petite mer. Ce sont d'abord les stationnements intempestifs qui sont pointés comme facteurs de trouble. Au delà, la critique s'adresse à l'Etat et à qui incombe désormais l'entretien de la dune : « l'Etat est irresponsable, il n'assure pas l'entretien de la dune, il faudrait interdire le stationnement » (couple d'Angers, 60 ans). Stationnements et piétinements de la dune essentiellement attribués aux personnes de l'extérieur (on retrouve le clivage classique eux/nous), les touristes « les étrangers profitent des plages mais toutes ces voitures qui se garent partout. C'est un manque de respect. »

Postures critiques quant aux effets des ouvrages

Les mouvements de sable sont interprétés par l'habitant (du moins dans cette expérience sur la carte) comme reliés essentiellement à des dysfonctionnements notamment dûs à la réalisation d'infrastructures. En cela ils se différencient des constats de certains experts qui, sans nier le rôle des ouvrages perturbant le transit sédimentaire, insistent davantage sur les dynamiques naturelles du littoral.

Ainsi un marin pêcheur (48 ans) nous dit : « Depuis la création du port de plaisance, ça s'ensable depuis 3 ou 4 ans. Le courant tourne autour du port, et cela créé un ensablement au niveau de la petite mer ». Un autre habitant plus âgé (70 ans) renforce ce constat : « quand on a fait le port de plaisance, ce sont 93000 mètres cube qui ont été enlevés sur le port et remis au niveau de la grande plage. Ils sont repartis en l'espace de 3 mois du

GERBAM à la rivière d'Etel ». Un autre encore rappelle qu'avec la construction du port, a été réalisée une digue en pierre qui aurait également un impact sur la modification naturelle du mouvement du sable. Ce constat de dysfonctionnement est enfin relié aux activités d'extraction après la guerre qui selon certains anciens (70 ans) auraient durablement modifié la morphologie de la plage et de l'exposition aux risques « au niveau de la grande plage, après la guerre, ce sont des milliers de mètres cubes qui ont été enlevés, cela a provoqué l'érosion et l'arrivée de la mer. Autrefois les grandes vagues n'y étaient pas ». HQ 70 ans est la même personne qui nous a parlé du bruit de l'eau, pour lui les grandes vagues n'ont rien d'un phénomène naturel en soit, elles sont le résultat d'un processus où intervient également l'action humaine.

Ce sont donc plutôt les effets dûs essentiellement aux aménagements qui sont pointés comme affectant les dynamiques d'érosion et de transit du sable, la question des changements climatiques, ses effets sur les phénomènes d'érosion n'apparaissant pas directement.

L'expression d'un trouble

Contrairement à une analyse plus classique de la perception des risques qui aurait pu démontré : un sentiment de tranquillité des habitants vivant à l'abri des ouvrages de protection, la présente recherche nous indique le contraire, une société sur le qui vive, inquiète.

(70 ans), « les vieux Gâvrais n'ont pas confiance dans les épis (...). On a l'exemple de Larmor Plage, avec la plage de la Nourriguel, c'est une plage d'une centaine de mètres (on est loin des kilomètres de la plage de Gâvres...) où une jetée a été construite il y a un an. Et bien ce sont 6000m³ qui sont partis malgré les épis. ». Le langage est fort, imagé permettant une traduction tout à fait compréhensible dans un langage non scientifique : « le problème des épis est qu'on ramène le rivage à l'équerre des vents, ce n'est pas garanti ».

Les perrés ne semblent pas non plus faire l'unanimité, ainsi une Gâvraise nous dira « les plans inclinés, donnent de la puissance aux vagues, ils leur servent de tremplin. Il faudrait des trucs incurvés, sur le haut pour que les vagues soient renvoyées vers la mer, un brise lame ».

Un habitant, récemment installé, de formation écologue, revendique des solutions innovantes renvoyant sur la gestion au niveau de la petite mer, « il existe un procédé de protection efficace, pour un coût nettement inférieur à ce qui existe. Il est en voie de brevetage. Il a été communiqué à la mairie, la DDTM, le Ministère de l'intérieur (...). Avec ce système les terrains reprennent de la valeur. On ne peut empêcher l'eau de monter, mais on peut empêcher l'hydrodynamisme. C'est un système valable sur la planète entière ». Ce discours, peut-être dû à la présentation de type « solution miracle » amenée par ce nouvel habitant pour l'instant ne semble pas faire l'unanimité.

Du grain de sable au cordon dunaire : l'émergence de « lieux de soucis » ?

Ces différentes postures témoignent d'une grande attention habitante au changement de son environnement, de son milieu de vie. L'élément principal du grain à la dune est le sable. Les mouvements du sable constituent davantage des phénomènes « à bas bruits » auxquels sont attentifs les habitants, installés ou non de longue date. Le sable, sa perte, ses dépôts ou son changement de qualité ne font pas l'objet d'une couverture médiatique : ces « transformations silencieuses » semblent avant tout être l'affaire des gâvrais.

Ces comportements de surveillance individuelle ou collective peuvent être interprétés comme des formes d'apprivoisement d'événements. Ces différents formats d'enquêtes

permettent de définir ce que nous pourrions appeler une société sur le qui-vive permanent c'est ce qui pourrait caractériser une forme de vie dans les espaces à risques, les espaces littoraux. A travers cette surveillance quotidienne, nous voyons se dégager des lieux, dont principalement ceux affectés par la tempête de 2008 : la grande falaise, les espaces au niveau du terrain de foot sur la grande plage. Un autre lieu de souci apparaît dans les témoignages il s'agit du tombolo ou la portion de cordon dunaire qui relie Gâvres à Riantec : or ce qui se joue ici est un risque de rupture du cordon dunaire non pas localisé mais menaçant l'avenir de la presqu'île.

Ainsi revenons-nous dans ces derniers développements, à notre fil de l'enquête : le sable quant on l'aborde à une échelle plus large, nous ramène alors au tombolo ou au cordon dunaire de Gâvres. Le tombolo constitue l'épine dorsale de Gâvres reliant la commune au continent, c'est un espace désormais figé depuis la construction de la route depuis 1947. A travers cette enquête sur le sable, la crainte alors exprimée semble celle d'un changement plus profond, celui d'une rupture : la rupture du tombolo qui isolerait la presqu'île (crainte que Gâvres ne redevienne une île) voire la ferait purement et simplement disparaître de la carte (engloutissement). Sans évoquer directement les effets du changement climatique, la perspective d'une disparition partielle, voire totale de la presqu'île est évoquée.

Plusieurs témoignages traduisent cette inquiétude :

« Le tombolo protège Gâvres mais en fait tout ce qu'il y a derrière, notamment la commune de Riantec. Ce n'est pas possible que Gâvres redevienne une île du fait de la protection nécessaire à l'arrière de Riantec ». Une habitante nous dit « il y a deux rétrécissements sur le tombolo : un en sortie de Gâvres, un second après le GERBAM en venant de Plouhinec. Or si personne n'entretient désormais cet espace, le deuxième rétrécissement risque de céder ». Il semble alors que la rupture anticipée ne soit pas une simple casse mais un risque de submersion beaucoup plus radical. Un autre habitant (H. 50 ans résident secondaire habitant à Nantes). « La petite mer deviendrait alors un golfe avec des courants violents ». On note ici la qualification de golfe attribuée à la petite Mer, c'est à dire une étendue d'Océan profonde au contraire de cette dernière qui constitue une mer intérieure actuellement. Une crainte d'autant plus forte « que la petite mer est plus basse que l'Océan » nous dit encore une autre habitante.

Conclusion et discussion : les sociétés côtières, des sociétés sur le « qui-vive » ?

L'habitant en tant qu'amateur d'espace semble habitué à observer des changements dans son environnement proche, ainsi par exemple, l'érosion des côtes est un phénomène géologique (en partie naturel et anthropique), observable à l'échelle d'une vie humaine : de l'ordre de plusieurs mètres par an et au total une personne d'un âge de 50 ans peut constater que le rivage a reculé de 20 mètres depuis qu'elle venait jouer enfant sur la plage. Jusqu'ici ce type de changements n'avait rien d'inquiétant, il n'était pas forcément vécu sous l'angle du risque ou du danger. A l'aune de la question climatique, quel sens aujourd'hui l'habitant littoral attribue aux changements de son environnement proche ? Nous l'avons vu, la question du risque voire de la catastrophe semble difficilement acceptée localement. Or ce qui se dégage d'un point de vue collectif, est l'image d'une société côtière « sur le qui-vive » : cette attention quotidienne, constitue-t-elle une condition de vie dans un espace entre terre et mer ? Le sensible pourrait alors être convoqué quotidiennement afin de surveiller cet espace vulnérable, une attention aux changements à bas bruits (Roux J., 2005). L'habitant vit-il bien à l'abri des digues ? Rien n'est moins sûr, nous l'avons observé lors de différents événements climatiques. L'attention continue à l'espace, aux phénomènes à bas bruit, semble alors constituer cette forme de « commensalité » que l'habitant entretient avec son milieu. Cependant l'inquiétude qui se dégage de nos entretiens montre que la perception dont il s'agit ici n'est pas une perception simple de l'environnement, il y a interprétation (l'inquiétude relative au risque de rupture définitive du cordon dunaire,

inquiétude qui suscite une attention constante à l'évolution et aux changements subreptices de l'espace habité) : l'activité de jugement semble faire la différence entre perception sensible de l'environnement et perception sensible du risque.

A partir des traces d'érosion, l'amateur d'espace réalise une forme d'enquête indiciaire (Ginzburg C., 1989) une logique d'inférence rétrospective (recherche de causalité) et prospective (projection dans le futur). Il y a d'abord la trace locale, celle qui s'apparente aux repères, aux indices : c'est par exemple les traces de l'érosion. Mais la trace renvoie également au lieu, à l'espace. La trace renvoie à l'espace où des événements ont eu lieu, c'est la dimension temporelle du lieu. Chez Jacques Roux, « La profondeur temporelle d'un lieu, sensible dans sa pure matérialité, ne touche pas seulement la dimension physique d'une localité. Elle est le fait de la communauté qui s'y reconnaît, les habitants, mais au-delà de tous les acteurs, individuels et collectifs, qui donnent une consistance durable, une identité à cette localité : qui la reconnaissent pour ce qu'elle est, un espace où des événements ont eu lieu, où de l'histoire a eu lieu, une histoire qui concerne la collectivité. « Trace » ici prend un sens proche de ce que j'appellerai « affect ». Cette deuxième définition renvoie à une entité plus large que l'indice ou le repère, il s'agit de la trace qui forme une histoire commune, un patrimoine. Le sable comme trace de ce qui s'est passé constitue un patrimoine commun aux gâvrais, elle renvoie à une profondeur temporelle de la société elle-même, qui se solidarise plus ou moins, de fait ou inconsciemment avec les matériaux légués ou à transmettre.

L'ensemble de ces traces pourrait alors configurer une géographie du sensible que l'habitant connaît, pratique et surveille régulièrement tel l'amateur d'espace qu'il est. Des traces laissées dans l'espace représentent dans un horizon de sens ordinaire, l'empreinte laissée par la mer, la houle, les marées, l'action humaine aussi. Dans quelles mesures ces traces sont-elles désormais perçues comme l'empreinte du changement climatique ? Quel horizon de sens dessinent-elles désormais ?

Bibliographie

- Beck, Ulrich. 2001. *La société du risque*. Paris : Flammarion (édition originale : 1986).
- Benaben, Frédérick et al. 2008. A metamodel and its ontology to guide crisis characterization and its collaborative management, *5th International Conference on Information Systems for Crisis Response and Management (ISCRAM 2008)*, Washington, DC, USA, May.
- Boy, Daniel. 2007. *Pourquoi avons-nous peur de la technologie ?* Paris : Presses de Sciences Po.
- Berger, Mathieu. 2013. La participation sans le discours. Enquête sur un tournant sémiotique des pratiques de démocratie participative, *EspacesTemps.net*, Travaux, 15.09.2014. <http://www.espacestems.net/articles/la-participation-sans-le-discours/>
- Bessy, Christophe et Chateauraynaud, Francis. 1985. *Experts et faussaires, pour une sociologie de la perception*. Paris : Métaillé.
- Bourg, Dominique. 2007. *Risques technologiques et débat démocratique. Problèmes politiques et sociaux*. Paris : La Documentation Française.
- Brechon, Pierre. 2011. Enquêtes qualitatives, principes dans Brechon P., *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, p.17-31.
- Callon, Michel et Vololona Rabearisoa. 1999. *Le Pouvoir des malades. L'association française contre les myopathies et la recherche*. Paris : Presses de l'École des mines, « Sciences économiques et sociales ».
- Callon, Michel ; Akrich Madeleine et Latour Bruno (Dir.). 2006. *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris : Mines Paris, les Presses, « Sciences sociales ». Textes

rassemblés par le Centre de sociologie de l'innovation, laboratoire de sociologie de l'École des mines.

- Callon, Michel ; Lascoumes Pierre et Barthe Yannik. 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris : Le Seuil (collection "La couleur des idées")
- Corbin, Alain. 1988. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris : Aubier.
- Chasles, Virginie et Fervers Béatrice. 2011. Expositions environnementales et cancers : risques perçus, risques réels, dans *Espaces populations sociétés*, 2011/1.
- Chateauraynaud Francis et Torny Didier. 1999. *Les Sombres précurseurs, une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Faburel, Guillaume et Theodora Manola. 2007. *Comment faire entrer le sensible en action : sens et essences des sens*. Centre de recherche Espace Transport Environnement et Institutions Locales (CRETEIL). Document en ligne : http://urbanisme.uec.fr/servlet/com.univ.collaboratif.utils.LectureFichiergw?ID_FICHIER=1258967220445.
- Douglas, Mary et Aaron Wildavsky.1983. *Risk and culture*, Berkeley : University of California Press.
- Gibson, James Jerome. 1997. The theory of affordances, in R. Shaw et J. Bransford (dir.), *Perceiving, acting, and knowing*. Toward an ecological psychology, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum Associates.
- Gibson, James Jerome. 2014. *Approche écologique de la perception visuelle*, (traduction française O. Putois, Bellevaux). Paris : Éditions Dehors [*The Ecological Approach to Visual Perception*, Gibson J. J. (1979)]
- Ginzburg, Carlo. 2010. *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire*. Paris : Flammarion, 1989 (1986) dont le chapitre « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », p. 139-180 ; nouvelle édition augmentée, revue par Martin Rueff, Verdier, 2010
- Gomart Emilie, Antoine Hennion et Sophie Maisonneuve. 2000. *Figures de l'amateur. - Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui* Paris : La documentation française.
- Hennion, Antoine. 2004, Affaires de goût, se rendre sensible aux choses, dans Michel Peroni et Jacques Roux (Dir.) *Sensibiliser dans le vif du monde*. La Tour d'Aigue : Aube.
- Hennion, Antoine. 2003. Les protocoles du goût. Une sociologie positive des grands amateurs de musique, dans Olivier Donat (Dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*. Paris : La Documentation Française, pp. 63-82.
- Hennion, Antoine. 2010. Vous avez dit attachements ?... dans Akrich M. (Dir.), *Débordements : mélanges offerts à Michel Callon*. Paris : Presses de l'Ecole des Mines.
- Jonas, Hans.1990 *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*. Paris : Cerf (édition originale : 1979)
- Joseph, Isaac. 2002. Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts, *Communications*, 73. pp. 149-162.
- Jullien, François. 2009. *Les transformations silencieuses*, Paris : Grasset.
- Jullien, François. 2014. *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*. Paris : Gallimard.
- Kermisch, Céline. 2010. *Les paradigmes de la perception du risque*. Paris : Lavoisier, (Collection sciences du risque et du danger).
- Kermisch, Céline. 2012. Vers une définition multidimensionnelle du risque, *Vertigo*, volume 12, numéro 2, septembre.
- Jacques Lolive et al., *La réappropriation du Var dans l'agglomération urbaine niçoise : le fleuve comme espace de redéfinition des relations entre ville et environnement ?* (projet REVARUNI), programme PIRVE CNRS Ministère de l'Ecologie, octobre 2013, rapport final 116 p.
- Park, Robert Ezra.1916. The City : suggestions for the investigation of human behavior in the urban environment, *American Journal of sociology*, 20, March, p. 577-612.
- Mather Richard et al. 1998. *Photographies aériennes et photo-cartes en foresterie communautaire*, Documents RDFN (réseau de foresterie pour le développement rural), n°23, été 1998, pp.15-26.

- Pecqueux, Antony. 2012. Les affordances des événements : des sons aux événements urbains, disponible sur <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00715915>
- Peroni, Michel. 2006. De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser, dans Peroni M., Roux J. (dir.), *La sociologie dans le vif du monde*. La Tour d'Aigue : L'Aube.
- Dauphiné, André et Damienne Provitolo. 2013. *Risques et Catastrophes, Observer, spatialiser, gérer*. Paris : Armand Colin (première édition, 2001)
- Peretti-Watel, Patrick. 2003. *Sociologie du risque*. Paris : Armand Colin.
- Petiteau, Jean-Yves. 2006, La méthode des itinéraires, ou la mémoire involontaire, dans Augustin Berque, Alessia de Biase, Philippe Bonnin (eds), *L'habiter dans sa poétique première*, Actes du colloque de Cerisy La Salle. Paris : éditions Donner lieu.
- Quenault, Sophie. 2013. Du double affrontement ontologique et axiologique autour de la résilience aux risques de catastrophe, l'approche française. *Vertigo*, volume 13 numéro 3, décembre.
- Roux, Jacques, 2006. *Etre vigilant, l'opérativité discrète de la société du risque*. Saint Etienne : Presses Universitaires de Saint Etienne.
- Roux, Jacques. 2007. Paroles profanes exposées en public, Une voie de politisation originale des affects en situation sensible. *Politique et sociétés*, volume 26, n 2-3, p105-124.
- Thévenot, Laurent. 1999. Faire entendre une voix. Régimes d'engagement dans les mouvements sociaux, *Mouvements* n°3, mars-avril, pp.73-82.
- Stavo-Debaugé, Johan et Dany Trom. 2004. Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey, dans B. Karsenti et L.Quéré, *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme. Raisons Pratiques*, 15, Paris, EHESS.
- Thibaud Jean-Pierre et Michel Grosjean 2001, *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Parenthèses.
- Provitolo, Damienne, Edwige Dubos-Paillard et Jean-Paul Müller. 2014. Une ontologie conceptuelle du domaine des risques et catastrophes, dans D.Phan (eds) *Ontologies et modélisation par SMA en SHS*. Paris : Lavoisier.
- Tricot, Anne. 2007. *Vulnérabilités et changement climatique : les réponses sociales en situation d'incertitude. Réflexions au détour d'une expérience canadienne face à l'accélération des phénomènes d'érosion des berges dans le Québec maritime*, <http://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00203727>
- Tricot, Anne. 2009 Vers une écologie urbaine du risque ? Entre logiques sécuritaires et logiques de l'habiter, dans Cantelli Fabrizio, Martha Roca, I Escoda, Joan Stavo Debaugé, Lucas Pattaroni, (dir) *Sensibilités pragmatiques, enquêter sur l'espace public*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang.
- Tricot Anne et Jacques Lolive. 2013. La prise en considération de la question climatique en situation controversée dans Bertrand François et Laurence Rocher, *Les territoires face aux changements climatiques, une première génération d'initiative locale*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang.
- Tricot Anne et al. 2012. *ADAPTALITT, Capacité d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion et de submersion en prise avec les changements climatiques*. Equipes de recherche : PACTE, GEOMER, CRESSON, CERSES, GSPM, Programme GICC MEDDE. Résumé en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00566433>